

FRANCOPHONIE DE L'AFRIQUE SUBSAHARIENNE

LIANA NISSIM

Anna Paola MOSSETTO (dir.), Werewere LIKING, *Médée. Les risques d'une réputation / Medea. I rischi d'una certa reputazione*, Torino, Libreria Stampatori, 2006, 142 pp.

Cette édition de la pièce *Médée. Les risques d'une réputation* de Werewere LIKING (première publication du texte français et traduction italienne en regard) se complète par des pages critiques d'un intérêt considérable.

Dans son introduction ("Mito, rilettura e traduzione", pp. 7-12) Anna Paola MOSSETTO évoque les noyaux constitutifs du mythe en général et de celui de Médée en particulier, les artistes qui s'en sont inspirés de l'antiquité à la modernité en le soumettant aux métamorphoses les plus diverses, jusqu'à cet ouvrage de la Camerounaise Werewere LIKING, qui se sert souvent des données mythiques de la culture occidentale tout en les pliant à une dialectique interculturelle: en réécrivant le mythe de Médée selon l'optique de son appartenance africaine, LIKING exalte en même temps les différences inconciliables des deux discours culturels et leur compatibilité.

Pour sa part, Nataša RASCHI, qui a traduit la pièce en italien, expose dans sa "Nota sulla traduzione" (pp. 113-119) les critères qui ont guidé son travail, attentif aux multiples facettes du personnage et à l'écriture de cette *pièce-poème* (p. 115), riche de rimes et de sonorités complexes, de déictiques, d'adjectifs; un travail attentif aussi aux significations sous-entendues par l'emploi des pronoms personnels, des adjectifs possessifs, et des verbes impératifs.

La postface de l'anthropologue Sara TAGLIACCOZZO (pp. 121-135) propose une analyse des caractères fondamentaux de l'œuvre de Werewere LIKING, du regard critique qu'elle porte aussi bien sur les cultures traditionnelles que sur celles dérivées de la colonisation, des instances de révision et d'actualisation qu'elle a su mettre en forme comme moment dynamique de son théâtre rituel, lequel refuse toute vitrification de la mémoire, pour une réelle reconstruction de la mémoire collective capable d'assumer tout le patrimoine culturel, dans ses erreurs et dans ses potentialités.

Le volume s'achève par une interview de Nataša RASCHI à Werewere LIKING relativement à la genèse de *Médée* et à sa réalisation théâtrale.

Liana NISSIM

André-Patient BOKIBA, *Le Paratexte dans la littérature africaine francophone*, Paris, L'Harmattan, 2006, 187 pp.

Cet ouvrage consacré au statut du paratexte et à son fonctionnement dans les œuvres d'auteurs africains, se compose de plusieurs essais, les deux premiers portant sur le nom d'auteur, les quatre suivants sur l'instance préfacielle.

Dans le premier chapitre BOKIBA étudie l'emploi, très fréquent dans la littérature congolaise, du pseudonyme comme porteur de sens, relevant fréquemment "d'un processus d'ancrage identitaire" (p. 27), étant envisagé comme "l'élément d'une mythologie identitaire personnelle" (p. 18).

L'étude suivante est entièrement consacrée à Sylvain BEMBA, qui a eu recours à une prolifération de pseudonymes, une authentique "obsession du masque protéiforme" (p. 30) qui témoigne d'un choix opposé à celui des auteurs considérés dans le chapitre précédent: "alors que chez les autres écrivains congolais s'affirme le choix d'une identité figée dans une unicité et une ipséité stables, les pseudonymes de Sylvain Bemba affichent une sorte d'arbitraire protéiforme ou de gratuité ludique [...] qui se rient de toute quête de sens" (p. 33). Le critique explique ce choix par l'analyse de l'œuvre de BEMBA, où dominent les thèmes du dédoublement, de la gémellité, de la métamorphose, du rêve, le tout réglé par "l'obsession d'une existence plurielle" (p. 42) qui "est un rêve de plénitude" (p. 35).

Comme je l'annonçais plus haut, tous les essais suivants sont consacrés au "discours préfaciel dans sa singularité paratextuelle d'institution de l'œuvre littéraire" (p. 51); après une longue réflexion sur les problématiques de légitimation littéraire liées aux préfaces, sur ce que Gérard GENETTE définit comme 'le malaise préfaciel', sur les formes des préfaces (commentaire et étude critique), sur les axes d'appréciation de l'œuvre préfacée, sur la typologie du discours préfaciel, sur sa "fonction proprement conative et protocolaire" (p. 75), sur les catégories des destinataires et les conditions de réception des préfaces, BOKIBA s'arrête sur les préfaces autographes dans le but "d'examiner la conception que les écrivains africains ont de leur métier" (p. 81); "actes d'autocritique lourds de conséquences" (p. 81) car elle constitue implicitement l'aveu que "l'œuvre n'est pas assez parlante" (p. 82), l'auto-préface répond à la double vocation de présenter l'œuvre et d'en motiver l'écriture, comme le prouvent les analyses d'un corpus d'une

centaine de textes, touchant aux contextes d'écriture (contentieux historique de la colonisation, reconquête et sauvegarde de l'identité africaine, illustration d'une dimension culturelle), à la conception de l'art (vocation utilitaire de l'écriture, ancrage au réel, engagement de l'écrivain, ouverture à l'universel), aux réflexions sur la genèse et le genre de l'œuvre, à la question du sens de l'œuvre et de son interprétation.

Les deux chapitres suivants s'intéressent au travail de préfacier de deux grands auteurs, Léopold Sédar SENGHOR et Henri LOPÈS.

En ce qui concerne SENGHOR, BOKIBA prend en compte treize préfaces écrites de 1955 à 1963, insérées par la suite dans *Liberté I*, en prouvant, par une analyse détaillée et pertinente, qu'elles "offrent au préfacier un espace de défense-et-illustration de l'esthétique négro-africaine issue de la Négritude" (p. 128), par "une démarche qui entrelace habilement en permanence le commentaire du texte et le rappel des invariants de la Négritude" (p. 136).

Quant à Henri LOPÈS, le critique relève dans les préfaces autographes "des exercices de virtuosité polyphonique" (p. 140), qu'il explique par une exigence de dédoublement de la part de l'auteur: "rappelé souvent à une obligation de cohérence entre l'homme (politique¹) et l'écrivain, le romancier fait éclater l'entité de son personnage, peut-être pour discriminer les responsabilités de ces deux faces" (p. 141). BOKIBA souligne ensuite, dans les préfaces hétérographes d'Henri LOPÈS, son "rejet des attitudes essentialistes de la Négritude au profit d'une perception historiciste du devenir du monde" (p. 148), et prônant une esthétique de la démesure, de la subversion, de la rupture.

Le dernier essai de cet ouvrage met en relief la vitalité de la littérature congolaise et l'extraordinaire relation de réciprocité confraternelle entre écrivains congolais, dont les dispositifs paratextuels constituent une preuve évidente.

Liana NISSIM

Jean-Claude BERTHÉLEMY et Abdoullah COULIBALY, *Culture et développement en Afrique*, Paris, L'Harmattan, 2006, 270 pp.

Il s'agit des Actes du cinquième Forum de Bamako (organisé en février 2005 par l'Institut des Hautes Études en Management), qui focalise son attention sur "la question de la compatibilité de la culture africaine avec les enjeux économiques, sociologiques et politiques du développement" ("Introduction", p. 9) en se demandant "comment les points forts des cultures africaines peuvent être mobilisés pour le développement" (p. 11).

L'ouvrage comprend deux parties. La première, "Analyses sur la culture et le développement en Afrique", présente plusieurs contributions faisant le point sur l'état de la question (souvent

¹ Henri LOPÈS a occupé douze portefeuilles ministériels dans les gouvernements successifs de son pays (République du Congo) dont deux fois celui de premier ministre.

en comparaison avec le développement économique en Asie); j'en signale en détail celles qui me paraissent particulièrement marquantes.

Mamadou NDOYE, dans "Cultures africaines défis et opportunités pour le développement" (pp. 17-34) examine les aspects positifs et négatifs de trois particularités des cultures africaines, à savoir l'appartenance à une civilisation de l'oralité, la vision totalisante du monde et les solidarités familiales, en parvenant à une excellente vision d'ensemble des causes traumatiques (rencontre brutale avec l'Occident, esclavage, colonialisme, école coloniale) qui ont empêché l'harmonieuse évolution des cultures africaines et provoqué "une scission dichotomique accomplissant une sorte d'identification primaire où ce qui est africain appartient nécessairement à la tradition, au passé et au magique et ce qui est occidental relève de la modernité, du rationnel et de la science" (p. 27); l'auteur envisage dans le bilinguisme et le biculturalisme un instrument efficace pour rééquilibrer l'appropriation et l'évaluation des deux cultures africaine et occidentale et pour la constitution de "sociétés réellement multiculturelles" (p. 33).

Dans "Cultures africaines et participation à la mondialisation" (pp. 35-61), Karomoko KANÉ, après avoir souligné "l'importance fondamentale que revêtent les mentalités" (p. 36) pour la progression économique, s'interroge sur la pertinence des valeurs culturelles africaines "par rapport à l'objectif de développement économique dans une économie mondiale de plus en plus globalisée" (p. 38); à la suite d'une synthèse très éclairante sur les caractéristiques fondamentales de la mondialisation (qui se sert entre autres de l'exemple très significatif de la production du coton), l'auteur propose "une analyse critique de l'environnement socioculturel dans lequel se meuvent les producteurs africains" (p. 45), en constatant que "certains traits culturels qui, par rapport à d'autres objectifs du groupe social, présentent des avantages peuvent se révéler économiquement comme des handicaps dans le cadre d'une économie mondialisée basée sur la compétition et la recherche de l'efficacité" (p. 46); et il choisit comme "éléments illustratifs de cet état de fait" (p. 66) l'état d'esprit anti-entreprises, le poids de l'ordre social, la solidarité à l'africaine, la sacralisation du savoir des anciens. En conclusion, Karomoko KANÉ propose une série de mesures à mettre en place pour la nécessaire réorientation des mentalités, confiée à tous "ceux qui, dans la société, ont le pouvoir de décider, d'entraîner, d'enseigner" (p. 58).

Jean-Claude BERTHÉLEMY, dans "Mondialisation, culture et éducation" (pp. 109-126), reprend les thèmes développés par les auteurs précédents pour approfondir (dans le cadre des politiques nationales relativement au développement culturel et économique) l'aspect de l'éducation de base en Afrique, dont le "rôle [est] essentiel dans le processus du développement économique" (p. 109). Aussi, insiste-t-il sur "l'objectif de développement des forces productives dans les politiques d'éducation" (p. 111) (ce qui signifie "développer une culture du travail", p. 114) et sur "la capacité de la collectivité nationale à préserver sa culture face à

la mondialisation, [...] par une participation effective au dialogue des cultures” (pp. 111-112). Par une analyse comparative des politiques éducatives des pays en développement, BERTHÉLEMY constate que malheureusement “les politiques éducatives africaines semblent [...] être [...] les seules à accorder peu de poids aux objectifs proprement économiques de l'éducation et à ses objectifs proprement culturels” (p. 118) et il en attribue les causes aux mêmes raisons suggérées par Mamadou NDOYE, à savoir au fait que “l'école africaine est essentiellement restée un produit d'importation imposé par les puissances nationales” (p. 120), ce qui l'amène à considérer à son tour les politiques concernant les langues d'enseignement et l'enseignement des langues, pour lesquelles il prône la “pédagogie convergente” de l'enseignement primaire multilingue.

Henri-Philippe CART aborde le problème des guerres qui ravagent le continent africain (“Guerres intestines ou refondation de l'État, une question de culture politique”, pp. 139-171), lesquelles dépendent – comme il est arrivé en Europe avec les guerres de Cent Ans et de Trente Ans – de “la faiblesse des États” (p. 140) et de “la difficulté de désarmer et de réintégrer les profiteurs de guerre et leurs troupes” (p. 140). Or, “l'insécurité et l'instabilité dans une bonne partie de l'Afrique” (p. 145) ne peut que susciter le débat sur la nature et les capacités de l'État, dont l'auteur envisage les traits généraux qui en dénoncent la faiblesse, en tant qu'État néo-patrimonial, utilisant souvent la mystification ethnique pour la conservation du pouvoir. Malgré le tableau très sombre de la situation actuelle, dont il marque les aspects les plus voyants, CART relève des signes de résurgence, en particulier dans les objectifs du NEPAD (Nouveau Partenariat pour le Développement de l'Afrique, “initiative endossée par l'Union Africaine en 2002”, p. 159) qui se propose de “placer les pays africains sur les voies d'une croissance et d'un développement durables” (p. 160), en élaborant un modèle de bonne gouvernance d'inspiration africaine; certes, un grand nombre de questions critiques restent ouvertes, mais les modalités d'une refondation de l'État sont désormais envisagées.

Je signalerai enfin la contribution d'Emmanuel KAMDEM, “Cultures nationales et reconstruction identitaire: expériences de dialogue des cultures et implications managériales” (pp. 173-208), qui montre les atouts de l'interculturalité, c'est-à-dire de la prise en compte d'une identité plurielle capable d'“opérer une synthèse entre des exigences sociales liées à la tradition africaine et à la modernité occidentale” (p. 188).

La seconde partie du volume, “Les pratiques culturelles en Afrique: analyses, expériences, témoignages”, réunit des interventions ponctuelles sur des initiatives et des expériences particulières, qui s'interrogent sur “les voies par lesquelles une politique de développement culturel peut aider l'Afrique à progresser sur la voie du développement” (p. 13).

Liana NISSIM

Patrice NGANANG, *Manifeste d'une nouvelle littérature africaine. Pour une écriture préemptive*, Paris, Homnisphères, 2007, 316 pp.

“Il est de mode un peu aujourd’hui, de se demander comment écrire après le Rwanda, et cette question est légitime, même si jusqu’à présent, les réponses me semblent peu satisfaisantes” (pp. 287-288). Dans cet essai, l’écrivain camerounais Patrice NGANANG essaye de répondre à ce questionnement en traçant “une esthétique de la littérature africaine, surtout dans ses formes les plus récentes” (p. 12). Le but est celui de montrer que l’écriture littéraire peut être “préemptive”, c’est-à-dire “basée non seulement sur le soupçon que notre futur peut être refait, parce que l’histoire de l’Afrique peut bien être ré-écrite différemment [...] mais] aussi sur la conviction que l’écriture doit être partie prenante de cette ré-écriture” (p. 290).

Le volume est organisé en trois parties, dont la première – “Les écritures africaines nouvelles: prévisions” – s’ouvre par un chapitre consacré à “L’écriture post-génocide” (pp. 24-56). NGANANG tient d’abord à souligner que le génocide de 1994 au Rwanda n’est pas un fait exceptionnel en Afrique et qu’il doit plutôt être envisagé comme “le sommet inimaginable d’un temps de la tragédie, dont on peut bien faire remonter les origines plus loin, dans le régime colonial si l’on veut, ou plus loin encore, dans les caves du commerce triangulaire” (pp. 29-30). Quant aux réactions des écrivains, l’auteur estime que leur silence au moment de la tragédie, témoigne de “l’incapacité de [la philosophie africaine] à avoir été prévisionnaire de la catastrophe” (p. 40). Il entrevoit une possible issue pour la production post-génocide dans la pensée d’Achille MBEMBE, dans la mesure où celui-ci s’avère “attentif à la seule question qui vaille encore après le génocide: la question de la survivance” (p. 53). Dans le chapitre suivant (“L’ombre de Sartre”, pp. 57-82) NGANANG s’interroge, à la suite de MUDIMBE, sur “la profonde inscription de l’imagination africaine dans les théories [...] sartriennes” (p. 60); il suggère de s’adresser à l’ironie de KAFKA et BECKETT pour échapper “à une vision aussi mimétique de l’art” (p. 62) et de puiser son inspiration dans les rues, où l’on pourra “découvrir la littérature africaine au moment de sa naissance dans la poussière et dans la boue” (p. 78). Le troisième chapitre concerne les “Récits de mort et de vie” (pp. 83-111), à savoir les écrits de témoignage réalisés après le génocide, qui rendent compte essentiellement du point de vue des victimes, auxquels il faudrait ajouter “le témoignage des criminels, des génocidaires”, puisque “ainsi seulement, dans la scène de la littérature africaine, serait restituée la complexité même de la figure du survivant du génocide” (p. 97). NGANANG reconnaît en particulier dans “le mythe le symbole le plus juste pour exprimer cette descente en enfer” (p. 103) et propose comme modèle *The Man Died* de Wole SOYINKA, où “le vécu [du] quotidien carcéral est [...] aussi une aventure de l’esprit” (p. 106).

La deuxième partie est une réflexion sur “la constitution des genres” (p. 12) à travers l'examen de l'œuvre et de la pensée de “Soyinka, Césaire, Tutuola: trinité originare”. L'esthétique de Wole SOYINKA est l'objet du premier chapitre (“La tragédie à l'origine”, pp. 114-144), où il est décrit comme écrivain “pré-visionnaire” qui a “recommenc[é] la littérature africaine en la couchant dans le lit logique de la pensée: en lui trouvant un ciel transcendantal dans la tragédie” (p. 116); NGANANG lui reconnaît en particulier le mérite d'avoir relié les dieux yorubas à la tragédie grecque et d'avoir ainsi exprimé “la tension entre une vision distinctivement africaine de la vie, de l'art et de la pensée, et une ouverture radicale sur l'universel” (p. 141). Mais le ‘principe dissident’ s'exprime surtout dans la poésie, étudiée dans le chapitre suivant – “Le cri affamé” (pp. 145-174) – à travers la métaphore du bateau évoqué dans *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé CÉSAIRE, le négrier, expression d'une activité qui inscrit l'Afrique dans la modernité, dans la mondialisation, à travers sa participation au ‘commerce triangulaire’. Dans le dernier chapitre, “Le risque du récit” (pp. 175-196), l'écrivain nigérian anglophone Amos TUTUOLA est salué comme celui qui a affranchi la prose africaine “des chaînes affreuses héritées du roman réaliste du dix-neuvième siècle” (p. 179), grâce à l'élaboration d'une “langue dont la littérature africaine nouvelle ne peut qu'être fille: l'anglais mâché” (p. 176). NGANANG lui reconnaît en outre le mérite d'avoir introduit dans le roman la réflexion philosophique, ‘l'esprit’, qui s'exprime dans les images de la forêt et des personnages qui l'habitent. En considérant l'influence de TUTUOLA sur la production francophone, NGANANG met en évidence ses retombées sur l'écriture de KOUROUMA et de WABERI, tout en précisant cependant que “dans sa branche francophone, le roman africain aura été [...] trop longtemps sourd à cette nouvelle définition du langage romanesque de TUTUOLA, à ce nouvel entendement du style et de l'écriture: et [qu'] aujourd'hui [...] il est encore traîné dans la boue par la critique qui limite l'aventure du langage qu'il relate, à l'acte de présentation d'un dictionnaire de la différence, dont la figure la plus infâme, *Le dictionnaire des particularités lexicales du français d'Afrique*, aura été mis en scène par KOUROUMA dans *Allah n'est pas obligé*” (p. 193).

La troisième partie (“Une typologie romanesque”) décrit les formes narratives élaborées dans la production littéraire africaine d'après les indépendances. NGANANG évoque d'abord “Le roman de la dictature” (pp. 198-232), en identifiant deux voies principales: “la première inscrit la violence dans le socle de l'État, et en retrouve les embranchements dans des classes précises, comme celle des militaires, ou alors dans des maux bien définis, comme celui de la guerre civile” (p. 200); il cite à ce propos des auteurs tels que Henri LOPÈS ou Ferdinand OYONO. La seconde voie entend la violence “comme action, *violencia*, et ainsi, est postulée comme infinie, car elle est liée à une force, que l'on dirait messianique, de l'histoire: elle devient porteuse d'indépendance, fabricante du sujet, restauratrice de la liberté et même de la dignité; la violence

est vue ici comme un moment salubre” (p. 201); il rappelle à ce propos la production de Frantz FANON. Dans la suite du chapitre NGANANG poursuit l’examen du roman de la dictature à travers les textes de Mongo BETI, Sony LABOU TANSI, Calixthe BEYALA, Tsitsi DANGAREMBGA, NGUGI wa Thiong’o, Ousmane SEMBÈNE, Monique ILBOUDO, Aminata SOW FALL, Mariama BÂ, Yambo OULOLOGUEM, sans oublier *La Tragédie du roi Christophe* de CÉSAIRE. Le deuxième chapitre porte sur “Le roman de l’émigration” (pp. 233-258), dans lequel NGANANG distingue quatre sous-genres: le roman du départ (CAMARA Laye); les romans du chemin (Aké LOBA, Cheikh Hamidou KANE, Calixthe BEYALA, Ben OKRI, Ferdinand OYONO); les romans de l’arrivée (Bernard DADIÉ) – genre qui nourrit aujourd’hui une vaste production incluant le roman beur (Blaise NDJEHOYA), le roman de banlieue (Sami TCHAK), le roman parisien (Sandrine BESSORA, Calixthe BEYALA), le polar (Baenga BOLYA, Achille NGOYE), le roman multiculturel (Zadie SMITH), le roman de province (Gaston-Paul EFFA); finalement, les romans du retour (Ousmane SEMBÈNE, Tierno MONENEMBO, Ayi Kweih ARMAH, Mongo BETI, Nuruddin FARAH, Kossi EFOUI). Le volume se termine par un chapitre consacré au “roman des détrités” (pp. 259-282), qui concerne la production des écrivains ayant choisi de ne pas quitter l’Afrique et témoigne de “la centralité de la ville dans l’imaginaire africain d’aujourd’hui” (p. 263). NGANANG examine les sous-genres de cette typologie, tels que le multiforme roman de bidonville, qui donne lieu à diverses variations (roman de township, de sous-quartier, de bar, de maquis, légendes urbaines, contes citadins, etc.); le roman de la guerre civile, avec lequel s’impose le personnage de l’enfant-soldat et l’expérimentation linguistique; le roman de sublimation, que NGANANG reconnaît dans *Étonner les dieux* de Ben OKRI, expression d’une “littérature qui fait sienne la longueur mortelle du chemin, les surprises barbares de la vie, se perd dans les infinies ruines et *mapans* de l’existence, mais pour se rendre compte que pour atteindre le bout du chemin qui ne mène nulle part, il faut en réalité plonger dans les veines de sa surface: changer de dimension” (p. 277). L’analyse comporte la prise en compte de nombreux exemples, dans la production de Tierno MONENEMBO, Kossi EFOUI, Alain MABANCKOU, Nuruddin FARAH, Ben OKRI, Helon HABILA, Chris ABANI, Ezekiel MPHABLELE, Alex LA GUMA, Ousmane SEMBÈNE, Calixthe BEYALA, Dambudzo MARECHERA, Chenjerai HOVE, Rhaswane MPE, Abdourahman WABERI, Ken SARO-WIWA, Ahmadou KOUROUMA, Emmanuel DONGALA, Uzodinma IWEALA, Chimamanda AIDCHIE, Yvonne VERA, Bessie HEAD. En fin de volume figure un “Index des noms” (pp. 309-311) qui permet une consultation rapide et transversale du texte, tout en mettant en valeur la richesse de la production africaine contemporaine.

Cristina BRANCAGLION

Pierre HALEN et Jacques WALTER (dir.), *Les langages de la mémoire. Littérature, médias et génocide au Rwanda*, Metz, Université Paul Verlaine, Centre de Recherches "Écritures", ("Littératures des mondes contemporains", Série Afriques), s.d. [2007], 403 pp.

En 2007 le Centre de recherche pluridisciplinaire "Écritures" de l'Université Paul Verlaine-Metz a lancé la collection "Littératures des mondes contemporains", un intitulé qui suggère tout l'intérêt de cette collection pour une revue comme la notre, consacrée aux littératures de langue française. Une série "Afriques" enrichit la collection, qu'inaugure ce volume consacré à "l'entreprise génocidaire qui a sévi au Rwanda d'avril à juillet 1994" (Pierre HALEN, Jacques WALTER, "Introduction", p. 6) ou plutôt au "réaménagement du monde après le désastre" (p. 1), aux représentations du génocide, qui impliquent nécessairement toutes les formes de communication: "il s'agit donc de médias, de photographie, de journalisme et de télévision, d'information et de savoirs, y compris sociologiques, politiques et judiciaires" (p. 6) qui entrent de plein droit dans le volume.

Six volets en constituent la charpente, dont le premier, "Discours d'avant", réunit trois essais. Josias SEMUJANGA, dans l'excellente étude "Les mots du rejet et les récits du génocide" (pp. 17-35), montre "le rôle des idéologies du rejet, de l'exclusion de l'autre dans les processus génocidaires et les massacres de masse" (p. 18), en prouvant comment "le génocide des Tutsis a été rêvé, fantasmé et appelé longtemps avant le passage à l'acte de 1994" (p. 33): déjà au milieu des années 1950, avec la complicité du colon belge, le parti Parmehutu puis les régimes de KAYBANDA² et de HABYARIMANA³ ont mis en acte des discours idéologiques construits sur les préjugés et les stéréotypes (qui "énoncent toujours une assertion fausse", p. 20) désignant des boucs émissaires (les Tutsi) et produisant la socialisation de la haine; et "la haine érigée en principe étatique, [...] permet l'insensibilité d'abord aux injustices subies par les membres d'un groupe ainsi désigné, et à leur massacre ensuite" (p. 31). En étudiant le discours politique du pouvoir en place à Kigali, qui a construit le rejet des Tutsis, SEMUJANGA évoque entre autres le mythe hamitique sur leur origine; c'est à ce mythe que se réfère l'article de Juvénal NGORWANUBUSA (pp. 37-59), un mythe légitimé par les colonisateurs qui, ayant trouvé au Rwanda une organisation politique, administrative et militaire très élevée, l'attribuèrent à "une race élue et glorieuse de nègres-blancs venus d'ailleurs [les Tutsis], ceux que l'ethnologie en vogue dénommait 'Hamites' ou 'Chamites'" (p. 38), en échafaudant de la sorte la théorie des trois 'ethnies' (Hutu, Tutsi et Twa), avec une "épidémie de tutsiphilie qui s'est abattue sur le Rwanda de la fin du XIX^e siècle aux années 1950" (p. 43), quand la revendication de l'indépendance par les élites tutsies l'a transformée en "une tutsiphobie plus excessive encore" (p. 43). Le critique étudie

² Le Parmehutu (parti pour l'émancipation de la masse hutu) est né d'un mouvement social créé au Rwanda en 1957 par Grégoire KAYBANDA, devenu ensuite le premier Président du Rwanda; c'est sur son incitation que les pogromes de 1959-1961, 1963-1964 et 1973 ont été déclanchés.

³ Juvénal HABYARIMANA a dirigé le coup d'État en 1973, en devenant le Président de la deuxième République.

les descripteurs du mythe hamite dans deux romans contemporains, *Les Derniers Rois mages* (1970) de Paul DEL PERUGIA (ancien haut fonctionnaire des Affaires étrangères, pendant deux années en poste à Kigali) et *Afrique, Afrique* (1983) de l'écrivain belge Omar MARCHAL⁴, qui "pratiquent à l'envie la magnification et l'angélisation du Tutsi, ainsi que la marginalisation et la diabolisation du Hutu et la déshumanisation du Twa" (p. 45), avec un "retour redondant de thèmes qui nourrissent le mythe hamite" (p. 45) et tous les stéréotypes et les fantasmes culturels devenus par la suite "les arguments justificatifs du génocide" (p. 58). Pierre HALEN, dans l'essai "Bwiza ou la beauté: quelques documents à propos d'une fascination" (pp. 61-85), après avoir repris tous les concepts concernant la préparation discursive au génocide et après avoir rappelé que les deux formations mythiques (celle qui exalte les Tutsis et celle qui les enlaidit) "ne sont que l'envers et l'endroit d'une même fascination et sont inséparables" (p. 66), propose une analyse remarquable du "discours magnifiant" (p. 66) au moyen de quelques images de la période 1890-1950, toutes certifiant la "fascination tutsiphile" (p. 76), auxquelles s'accompagnent des témoignages littéraires très significatifs.

Quatre articles composent le deuxième volet du livre, "Travail de la mémoire". "Amahoro⁵. Chanter après le génocide" (pp. 89-103), de Paul KERSTENS, est l'étude d'un choix de chansons populaires rwandaises proposées après 1994, dont les textes sont d'une intensité poignante; beaucoup cherchent "à donner un sens à une réalité absurde et insupportable, ce qui permettra de continuer à vivre" (p. 92). Jean FOUCAULT, dans "Génocide, jeunesse rwandaise: à quoi rime la littérature?" (pp. 105-119) s'interroge sur le rapport des enfants et des jeunes avec le traumatisme du génocide et sur l'urgence que "l'écriture destinée à la jeunesse s'engage auprès des enfants et ose dire" (p. 109), ce qui n'est pas encore arrivé ou très peu, tandis qu'il "faut construire les conditions qui permettent aux enfants – et aux adultes – de donner un sens à leur vie, après ce qui est advenu et dont le souvenir est incontournable" (p. 119). Chantal KALISA ("Métissage et fables de reconstruction dans les textes sur le génocide rwandais", pp. 121-132) étudie le thème du métissage et "sa mise en fiction, que l'on retrouve dans les livres consacrés au génocide" (p. 123), en s'arrêtant plus particulièrement sur *Murambi. Le livre des ossements* de Boubacar Boris DIOP (dont le protagoniste, comme chacun le sait, est l'enfant d'une Tutsi et d'un Hutu) et sur les autres ouvrages écrits dans le cadre du projet "Devoir de mémoire", en montrant que, s'il est impossible d'occuper une position neutre et qu'il faut "prendre un parti, celui des morts, contre celui de leurs assassins" (p. 132), il y a cependant de la part de l'écriture de la mémoire la volonté de "contribuer au projet de réconciliation" (p. 128), à "la reconstruction sur une autre base que celle de la division destructrice" (p. 132). Dans "Témoignages de rescapées rwandaises: modalités et intentions" (pp. 133-146) Véronique BONNET et Émile SEVRAIN analysent "les pratiques et les intentions de l'écriture testimoniale" (p. 133) de femmes rwandaises rescapées au génocide,

⁴ Dans l'essai qui suit celui de NGORWANUBUSA, Pierre HALEN définit cet auteur comme "une personnalité réactionnaire, monarchiste, catholique et antidémocrate" (p. 65).

⁵ *Amahoro* signifie *la paix* en kinyarwanda.

qui ont “sciemment transgressé les tabous de l’*ethos* rwandais traditionnellement peu enclin à encourager les écritures de soi” (p. 134), pour relater une expérience extrême, où les mots s’avèrent capables d’en restituer “dans le présent du lecteur, son irréductible cruauté” (p. 146).

La section “Théâtres” comprend trois essais; dans le premier (pp. 149-162) Pierre PIRET analyse le texte *Wanoulélé, que s’est-il passé?* de Layla NABULSI⁶, “qui se présente comme le récit, par une rescapée, des événements atroces qu’elle vient de vivre” (p. 149) et qui dénonce la défaillance des médias occidentaux. Tout en s’inscrivant dans “ce qu’on a appelé les dramaturgies de la catastrophe” (p. 154), cette pièce en évite les pièges, en réussissant “à dire le génocide tout en le laissant confiné dans le non-sens et le sans-loi de la barbarie” (p. 157) par la dissociation des “deux ordres du réel et du symbolique” (p. 158). Guila Clara KESSOU, dans “L’art dramatique face au génocide: *Rwanda 94* entre Muyira africaine et Moira grecque” (pp. 163-174) réfléchit sur la dimension référentielle et la dimension fictionnelle dans la représentation théâtrale du génocide rwandais, en s’arrêtant sur le célèbre travail du Groupov, “groupe théâtral qui a consacré un spectacle entier, *Rwanda 94*, à la question du génocide, inventant pour ce faire une dramaturgie originale” (p. 166) qui mélange une “forte dimension documentaire” (p. 169) aux formes du tragique. Le même spectacle est au cœur de l’article suivant (pp. 175-192) où Christine SERVAIS – qui analyse “deux choix esthétiques structurant les modes d’adresse au spectateur” (p. 175), la représentation théâtrale de *Rwanda 94* et le discours d’information (le quotidien belge *Le Soir*) – constate comment, “à travers le dispositif de prise en charge du témoignage” (p. 177), la pièce échappe “à une forme de radicalisation de l’altérité” (p. 177), qui nous laisserait saufs dans notre monde car, en ouvrant “l’espace à une pluralité [...] partagée” (p. 191) elle laisse “le génocide prend[re] la réalité de nos propres vies” (p. 191).

Deux essais composent la section “Photographies”; celui de Philippe MESNARD s’occupe de “L’information photojournalistique du génocide rwandais et de ses suites” (pp. 195-212), à partir de deux quotidiens, *Le Figaro* (avec sa thèse du ‘double génocide’) et *Libération* (avec ses approximations de l’information et standardisation iconographique), puis en élargissant le corpus à de nouveaux visuels; il établit que la représentation du génocide n’a pas permis de “comprendre ni l’ampleur ni les mécanismes du processus génocidaire” (p. 202), comme le prouvent le premier plan réservé aux périmètres humanitaires, l’inévitable standardisation du malheur, la réactivation “dans les imaginaires [de] l’idée coloniale d’une Afrique sanguinaire” (p. 211). Pour sa part, Éric PEDON étudie “Les albums photographiques sur le génocide au Rwanda: formes et enjeux mémoriels” (pp. 213-231): il s’agit de cinq livres de photographies publiés entre 1995 et 2004, mobilisant “deux genres au service du témoignage: d’une part le photoreportage [...] et, d’autre part, l’enquête documentaire” (p. 214); l’auteur analyse minutieusement chacun des albums dont quelques-uns

⁶ Layla NABULSI, née en Belgique en 1961 d’un père palestinien et d’une mère belge, est comédienne, metteur en scène et auteur de pièces théâtrales, contes pour enfants et dramatiques radio.

(celui de Michel BÜHRER⁷, par exemple) constituent une réaction contre la simplification que dénonçait aussi Philippe MESNARD: “l'exode hutu fut largement couvert par les médias, contrairement au génocide tutsi [...] [en contribuant] à propager une triple idée: l'équivalence entre les deux horreurs, l'ethnisation du conflit, la fatalité propre à l'Afrique noire” (p. 223); l'article démontre comment ces photographes ambitionnent, par leur témoignage, “de médiatiser ce qui reste hors champ dans les autres médias d'information [...]: faire comprendre, lutter contre l'oubli, cultiver le devoir de mémoire” (p. 224).

Le volet suivant, “Médias”, compte trois articles; après celui de Michael PALMER (pp. 235-242) qui réfléchit sur les mots employés par les envoyés spéciaux et les correspondants de presse au Rwanda (en soulignant, encore une fois, comment on “a occulté l'enquête sur les responsabilités du génocide”, p. 242), Béatrice FLEURY et Jacques WALTER s'occupent des émissions radiophoniques que le grand journaliste Daniel MERMET a consacrées sur France Inter au génocide; ils analysent son positionnement journalistique (pp. 243-256), pour en mettre en lumière “les enjeux testimoniaux, informationnels et professionnels” (p. 243), en soulignant sa “très forte implication à visée dénonciatrice et culpabilisante, visant un engagement affectif en même temps que politique” (p. 255). Vincent LOWY, dans “Le documentaire post-génocidaire en question. Réflexions autour du film *Der Mörder meiner Mutter*” (pp. 257-268), commente le film de Martin BUCHHOLZ (Allemagne, 2002), qui fait “coïncider l'accomplissement du travail de deuil et la construction du sens documentaire” (p. 257), tout en élargissant ses remarques aux représentations filmiques (documentaires ou productions de fiction) ayant pour objet un génocide.

La dernière section du volume, “Littérature”, est aussi la plus riche, car elle comprend huit articles. Dans le premier (pp. 271-286) Daniel HENKY s'intéresse aux lectures destinées à la jeunesse “sur des sujets difficiles comme la guerre, l'intolérance, la torture” (p. 271) et se penche sur deux récits (publiés en France en 1997) qui se proposent “de rendre compte à un jeune public du génocide rwandais” (p. 284), avec toutes les complexités qu'un tel sujet implique nécessairement. C'est à Jean-Philippe STASSEN, auteur belge de bande dessinée, que Jacques TRAMSON consacre son étude (pp. 287-307) qui analyse deux ouvrages sur le Rwanda, *Deogratias* (2000) et *Pawa, chronique des Monts de la Lune* (2002); TRAMSON souligne l'engagement et l'humanisme de l'auteur, qui n'exclut pas la possibilité du pardon et une “véritable confiance en l'homme” (p. 304), tout en relevant “sa rancœur, particulièrement contre les instances religieuses” (p. 294) mais contre le colonialisme en général, qui a créé artificiellement “les oppositions entre les populations indigènes” (p. 297) et en s'arrêtant sur le “devoir de mémoire, évident dans le projet de Stassen” (p. 295). *Deogratias* revient dans l'article de Claude LACOUR, “Une comparaison entre trois bandes dessinées: *Deogratias*, *Auschwitz* et *Maus*” (pp. 309-325), qui met en relief les traits communs et les différences des

⁷ Michel BÜHRER, *Rwanda. Mémoire d'un génocide*, Paris, Le Cherche Midi / Unesco, 1996.

trois albums, en constatant d'une part que "les essais de représentation de l'horreur aboutissent incontestablement à la non-communication" (p. 324), d'autre part que "seule la fiction esthétisée semblerait apte à transmettre la mort et sa mémoire" (p. 325). Marc LITS, dans "Les polars du génocide" (pp. 327-339) examine quelques œuvres tout à fait disparates aussi bien du point de vue générique que de la valeur littéraire et éthique (deux romans qui retracent la période coloniale, trois polars au sens propre du genre et *L'Ainé des orphelins* de Tierno MONÉNEMBO) sans qu'on puisse vraiment comprendre ce qui les relie, au-delà de la présence d'une enquête, qui n'est souvent qu'un simple prétexte. Pour sa part, Catherine MAZAURIC se penche sur le même roman de Tierno MONÉNEMBO et sur *Le Cavalier et son ombre* de Boubacar Boris DIOP (pp. 341-355) pour "détecter en quoi et comment certaines œuvres font appel à la responsabilité du lecteur" (p. 341) et pour réfléchir sur le "régime particulier de lecture, adapté à cet objet singulier [le génocide], qu'il convient de mobiliser" (p. 342), à savoir la relation de dette et le devoir de mémoire confiés aux lecteurs; Catherine MAZAURIC, tout en mettant en relief les caractères spécifiques de chacun des deux romans, relève la même création d'un temps disloqué, des personnages analogues "errant dans l'entre-deux qui s'étale entre la vie et la mort" (p. 347), la même "stase du temps [où] règne le silence" (p. 348), les mêmes disfonctionnements dans la mémoire individuelle et collective. Après l'article que Paul KERSTENS consacre au roman néerlandais *Beminde schurken* (chères canailles) (1999) sur le génocide rwandais de l'écrivain populaire Aster BERKHOF (pp. 357-371) – où ne manquent ni visions fantasmagiques ni stéréotypes racistes malgré les bonnes intentions de l'auteur – Ute FENDLER étudie le travail de la mémoire dans le recueil de nouvelles *Rêves sous le linceul* (1998) de l'écrivain malgache Jean-Claude RAHARIMANANA (pp. 373-384): un observateur situé dans la 'terre opulente', "se sachant sain et sauf dans son canapé, regarde les images télévisuelles qui n'ont pas d'impact sur sa propre vie" (p. 377); mais "la frontière entre le monde télévisuel et le monde du narrateur s'efface graduellement" (p. 377) en imposant de résister à l'oubli, à l'absence de mémoire.

"Fiction ou témoignage: deux régimes d'écriture du génocide rwandais (Antoine Ruti / Jean Hatzfeld)" (pp. 385-400) est le dernier essai de ce volume, dont Daniel DELAS reprend synthétiquement les fils conducteurs: l'écriture de l'indicible, le rôle essentiel des médias et surtout la "recherche d'une innocence énonciative" (p. 386): "comment s'impliquer et rester innocent, c'est le problème, d'abord du témoin [...], mais ensuite de l'écrivain et du journaliste: choisir son régime énonciatif" (p. 386). Pour approfondir cette problématique, DELAS met en regard deux régimes d'écriture très différents, celui du célèbre journaliste Jean HATZFELD (né au Madagascar en 1949) qui choisit "l'effacement du sujet derrière la parole de l'autre" (p. 399), et celui d'Antoine RUTI (écrivain rwandais peu connu, né en 1942, mort en 1994) qui – dans le roman *Nemo* – choisit l'humour, "un jeu que peut

assumer tout être naïf [...], tout nouveau Candide” (p. 399) (un narrateur enfant dans le cas de *Nemo*), qui permet une mise à distance et qui “est intégré à une poétique narrative qui dit le vrai sans en prendre la responsabilité (puisque les enfants ne sont pas responsables)” (p. 392).

Liana NISSIM

Papa Samba DIOP, Xavier GARNIER (dir.), “Sony Labou Tansi à l’œuvre”, *Itinéraires et Contacts de Cultures*, n. 40, octobre 2007

Ce volume est la publication des *Actes* du colloque international organisé par les Universités Paris 12 et Paris 13 en 2007, consacré au grand écrivain congolais Sony LABOU TANSI et à l’excès, à la démesure qui connote son “écriture hors norme” (“Présentation”, p. 9).

Comme le soulignent Papa Samba DIOP et Xavier GARNIER dans leur présentation, Sony LABOU TANSI, qui “préfigure, dans la postulation à l’Universel, les voix contemporaines les plus significatives dans le champ littéraire subsaharien” (p. 14), engage dans ses textes “un procès radical des dictatures africaines” (p. 14); cependant, dans son esthétique de la démesure et “derrière le flux et le reflux des mots de la violence extrême et de la mort crapuleuse” (p. 15) il faut entendre “un hymne immense entonné [...] à la gloire de la vie” (p. 15).

C’est ce que prouvent les nombreux essais du volume, réunis en quatre sections. La première, “Quel engagement?”, se compose de cinq études; Phyllis TAOUA, dans “La réussite de Sony Labou Tansi” (pp. 19-28), après avoir souligné la volonté de l’auteur de “transformer l’Autre et le monde” (p. 22) ainsi que sa conviction “qu’aucun changement véritable ne s’accomplira sans l’intervention d’une puissance suprême” (p. 22), établit un rapport entre Bob MARLEY et le romancier africain, aussi bien du point de vue de la réussite artistique que de l’ancrage dans la culture locale et l’engagement politique. Yves-Abel FÈZE (“L’écrivain ‘engageant’ et l’homme politique”, pp. 29-37) revient à l’enracinement de l’écrivain dans la culture kongo et dans le prophétisme de MATSOUA (mort en prison à l’époque coloniale), en soulignant “les allures intégristes qui ont marqué [son] engagement [politique]” (p. 31), tandis que Josias SEMUJANGA, dans la très belle étude “Des formes transculturelles dans le roman de Sony Labou Tansi” (pp. 39-51), insiste sur la littéralité et l’universalité de la création artistique, “où sont convoquées les diverses formes culturelles du monde” (p. 41), telles par exemple, dans les romans de Sony LABOU TANSI, la fusion générique, le tropicalisme, le baroque littéraire. Dans “*La Vie et demie et L’État honteux*: œuvres polémiques et d’engage-

ment politique” (pp. 53-64), Marie-Rose ABOMO-MAURIN étudie la rhétorique de la polémique et la critique de la politique dans les deux romans du titre, dominés par l'hyperbole, derrière laquelle “un univers de folie se dessine” (p. 62), celle de la barbarie des dictatures africaines. Daniel DELAS, dans “Métastases du discours postcolonial de *Machin la Hernie à L'État honteux*” (pp. 65-74) met côte à côte le roman publié et sa version précédente⁸, ce qui lui permet de souligner certains aspects fondamentaux de l'écriture de Sony LABOU TANSI: la déférentialisation pour une réalité purement discursive du roman, l'effondrement des notions d'espace et de temps, le monologisme, la fluvialité de l'écriture.

La deuxième section du volume, “Histoires de corps: l'œuvre théâtrale”, qui comprend six articles, s'ouvre par “Le corps et la pathologie du pouvoir dans le théâtre sonyen” (pp. 77-85) de Martin MÉGEVAND, qui analyse la centralité du corps dans le théâtre de Sony LABOU TANSI, sur lequel s'exerce la violence extrême du pouvoir, “de son exercice illimité et arbitraire” (p. 78) qui réduit les suppliciés à l'oxymore “viande vivante” (p. 80). Michel BERTRAND, dans “*La Parenthèse de sang*: chronique historique et tragédie intemporelle” (pp. 87-98) étudie la pièce citée dans le titre, où “se profilent les innombrables conflits meurtriers qui [...] ensanglantent le continent africain” (p. 87), ce qui n'empêche pas à l'écrivain de conférer “à son propos les dimensions d'une parole à vocation universelle” (p. 94). Edwige GBOUABLÉ attribue à Sony LABOU TANSI le rôle d'initiateur pour “la nouvelle génération d'auteurs qui ont en commun le questionnement de la forme dramatique” (p. 99) et sa déconstruction, aussi bien que le “traitement de la violence” (p. 100) (“Sony Labou Tansi, ancêtre des dramaturges contemporains de la violence”, pp. 99-107). L'essai de Dominique TRAORÉ, “Poétique du dialogue-communion et dramatisation des dictatures africaines” (pp. 109-119), met en lumière “le double engagement poétique et politique” (p. 109) de l'auteur, par l'étude du fonctionnement du rythme dans les chœurs “qui assument la tâche de rassemblement, de solidarité, de solidification de la communauté devant la terreur du pouvoir dictatorial” (p. 10). Rosella CLAVARI propose “De l'efficacité de l'allégorie et du bon usage de l'absurde dans *Antoine m'a vendu son destin*” (pp. 121-130), une pièce théâtrale qui est une “œuvre-paradoxe” (p. 129) prenant “la forme d'une grande parabole grâce à son allégorie efficace” (p. 129). C'est enfin le tour de Christiane ALBERT qui, dans “La théâtralité de l'absurde dans le théâtre de Sony Labou Tansi” (pp. 131-141), analyse la “métaphorisation [du monde] comme espace de spectacle” (p. 131) dans le théâtre de l'auteur congolais, “basé sur une conception de la vie comme farce tragique” (p. 131), une théâtralité de l'absurde sans issue, qui met “en scène un monde dérégulé où la recherche du pouvoir et du profit priment désormais sur celui du respect de la vie” (p. 137).

Six articles composent la troisième section du livre, “Histoire de mots: de la poésie au roman”. Le premier est celui de Nicolas MARTIN-GRANEL, “Une poétique de la contagion” (pp. 145-159),

⁸ Il s'agit de *Machin la Hernie*, édition établie par Nicolas MARTIN-GRANEL et Greta RODRIGUEZ-ANTONIOTTI, troisième volume de *SLT. L'Atelier de Sony Labou Tansi*, Paris, Revue Noire Éditions, 2005.

qui s'aventure dans "les méandres sinueux et retors du discours critique" (pp. 145-146) de Sony LABOU TANSI, en s'arrêtant sur les notions de contagion, de magie et de prophétie qui marquent à fond l'esthétique de l'écrivain. Évelyne ARGAUD, dans "Une narration de l'imprévisible" (pp. 161-171), propose une réflexion sur trois romans, *L'Anté-peuple*, *Les Sept solitudes de Lorsa Lopez*, *Les Yeux du volcan*, "réflexion centrée sur le statut du narrateur et sur l'agencement de la narration" (p. 162) qui rappelle l'importance du *nous* narrateur, des distorsions temporelles, du manque de lieu narratif central, de la prolifération des microrécits. "Convergence des genres dans l'écriture de Sony Labou Tansi" (pp. 173-184) est l'étude très intéressante qu'Anatole MBANGA consacre au "repérage des marques du style dramaturgique ainsi que celles d'une certaine poéticité dans les textes en prose pour mettre en lumière le phénomène de la convergence [...], définie comme la manifestation du croisement des genres" (p. 174). Aleyevi NOVIVOR, dans "L'apologie du Verbe comme réponse au désenchantement" (pp. 185-195) analyse comment Sony LABOU TANSI adopte une "écriture libérée de toutes constrictions" (p. 186) en luttant contre les mots pour qu'ils se transforment en Verbe, pratique à laquelle les liens de l'écrivain avec la culture kongo ne sont pas étrangers. "Les absences et les creux dans l'œuvre romanesque de Sony Labou Tansi" (pp. 197-205) est le titre choisi par Delphine CHAUME, qui examine les vides, les blancs, qu'il ne faut pas confondre, selon l'auteur, avec l'ellipse: il s'agirait d'un déplacement du sens du texte dans un hors-texte que peut remplir la parole populaire dont le lecteur n'a que "le reflet, dans le corps du texte visible" (p. 204), mais où s'élabore en fait la construction poétique ne laissant percevoir que ses conséquences et ses aboutissements. Dans "Sony, bâtisseur de la cité des langages" (pp. 207-216) Dominique RANAIVOSON, en relisant la correspondance et le poème *L'Acte de respirer*, publiés en 2005⁹, s'arrête sur la "double attitude d'usage et de méfiance vis-à-vis des mots" (p. 209) de Sony LABOU TANSI, sur son rêve de l'écrivain-démiurge-bâtisseur, même s'il ne croit pas trop "en la solidité de sa construction" (p. 213).

La dernière section du volume, "Par-delà le bien et le mal: position éthique de l'œuvre", se compose de six essais, dont le premier, "Vers une éthique du récit: le narrateur sonyen" (pp. 219-225), d'Eugène NSHIMIYIMANA, revient sur la question du narrateur – si souvent abordée par la critique – pour déceler la dimension morale de l'acte de langage, qui s'articule autour de ses fonctions de témoignage et de mémoire. Roxana BAUDUIN, dans "Le mal africain voilé et exhibé dans le roman sonyen" (pp. 227-236) se réfère aux "régimes totalitaires plus ou moins passagers, toujours artificiellement implantés" (p. 227) en Afrique, pour étudier quelques aspects de la figure du dictateur dans l'œuvre subversive de Sony LABOU TANSI, qui "déconstruit les mythes autour du pouvoir" (p. 232) en ayant recours à la parodie, à la caricature, à l'ironie "dans l'apparente innocence d'une fiction qui a la valeur d'une fable universelle" (p. 236). C'est ensuite le tour de Jean Pierre FEWOU NGOULOURE, auteur de "L'alibi du corps" (pp. 237-

⁹ SLT. *L'Atelier de Sony Labou Tansi*, cit., vol. I et II.

246), consacré à l'évocation du corps dans *La Vie et demie*, un corps appelé à subir toutes les violences possibles, allégorie du "corps social africain, victime [...] de tous les abus et de toutes les meurtrissures" (p. 241). L'article suivant étudie lui aussi *La Vie et demie*; il s'agit d'"Esthétique du chaos et prémonition romanesque: une prophétie de la tragédie congolaise" (pp. 247-253), de Bikacou Parfait DIANDUE, qui inscrit le roman dans "la poétique de la destruction" (p. 247) où le chaos congolais (hypotexte diégétique) "peut s'observer comme le chaos universel" (p. 247) grâce à la "forte teneur mythologique" (p. 249) du texte et à son caractère de "prémonition catastrophico-préfigurante" (p. 251). Dans "Le bon Dieu et le diable" (pp. 255-265) Sim KILOSHO KABALE analyse les différentes représentations de Dieu et du diable dans l'œuvre romanesque de Sony LABOU TANSI, qui témoignent des difficultés "rencontrées par les personnages ayant du mal à se situer, ou simplement à exister, dans une société marquée à la fois par la violence et l'effondrement des valeurs religieuses" (p. 264). Romuald FONKOUA clôt le volume par "Mal de mots, mots du mal: Sony Labou Tansi et la maladie" (pp. 267-278), une étude consacrée au dernier roman de l'auteur, *Le Commencement des douleurs*, paru posthume en 1995, "considéré un peu trop vite [par la critique] comme l'une des versions de la même fable, bien maîtrisée par l'écrivain dans ses œuvres précédentes, malheureusement appauvrie ici" (p. 267). Écrit pendant la maladie qui allait l'emporter, "le roman est le récit d'une désintégration du moi, du mot, de la littérature" (p. 268); la confiance dans le mot et le verbe, qui avait caractérisé l'œuvre entière de Sony LABOU TANSI semble définitivement effacée et substituée par une sorte d'"utopie scientifique" (p. 277).

On aura compris par ce compte rendu, nécessairement réductif, l'intérêt de cet ouvrage pour tous ceux qui désirent approfondir la connaissance de l'œuvre du grand auteur congolais.

Liana NISSIM

Jacques CHEVRIER, *Littératures francophones d'Afrique noire*, Paris, Édisud, ("Les Écritures du Sud"), 2006, 215 pp.;
Nouvelle anthologie africaine. La Poésie, Paris, Hatier International, ("Monde Noir"), 2006, 254 pp.;
La littérature africaine. Une anthologie du monde noir, Paris, Libro-E.J.L., ("Les anthologies littéraires en Libro"), 2008, 127 pp.

Je pense que tous les africanistes ont une dette de reconnaissance envers le grand spécialiste Jacques CHEVRIER qui n'arrête pas d'offrir – sous les formes les plus diverses – son vaste savoir, afin que tout le monde, à tous les niveaux, puisse atteindre une connaissance de base des littératures africaines francophones et de

leur histoire, comme le prouvent si bien les trois volumes, objet de ce compte rendu.

Littératures francophones d'Afrique noire constitue une histoire littéraire d'ensemble qui reprend, approfondit et met à jours des ouvrages célèbres du même auteur (*Littérature nègre* (1974), *Littérature africaine. Histoire et grands thèmes* (1987), *Littérature d'Afrique noire de langue française* (1999)) sur lesquels nous nous sommes tous formés. L'œuvre que publie Édisud constitue à l'heure actuelle l'histoire la plus accomplie des littératures africaines subsahariennes de langue française, le point de départ incontournable pour étudiants, spécialistes et tous ceux qui s'intéressent aux littératures francophones.

Pour sa part, la *Nouvelle anthologie africaine* complète l'ouvrage que nous avons signalé dans le n. 4 de *Ponts*¹⁰, en offrant "un panorama de plus d'un demi-siècle de poésie africaine d'expression française" ("Avant-propos", p. 9), en en suivant le déroulement historique et en en dégagant en même temps les grands axes thématiques. Aussi, après une introduction qui résume les grandes étapes de la production poétique africaine, l'anthologie s'organise-t-elle en sept grandes sections ("La souffrance", "Le retour aux sources", "De la révolte à l'engagement", "L'indépendance", "L'exil", "Les 'actualités éternelles'", "Les tendances contemporaines"), chacune composée de plusieurs chapitres, qui représentent les noyaux thématiques fondamentaux de la section; des introductions, des commentaires synthétiques, les données biobibliographiques de chaque auteur guident et accompagnent la lecture de ce parcours complexe et passionnant.

Le troisième ouvrage, l'anthologie publiée en 2008, constitue une agile synthèse, capable de donner en très peu de pages une belle vision d'ensemble des littératures africaines, qui ne peut que stimuler la curiosité de tout lecteur: les pages choisies et les commentaires (synthétiques mais marquants) qui les accompagnent constituent autant d'ouvertures sur ce monde noir d'un charme inégalé, que Jacques CHEVRIER sait si bien faire connaître.

Liana NISSIM

Babacar Mbaye DIOP, Doudou DIENG (dir.), *La conscience historique africaine*, Paris, L'Harmattan, 2008, 197 pp.

Ce volume réunit les contributions du colloque organisé par l'A.S.E.R. (Association des Sénégalais Étudiants à Rouen) qui a eu lieu le 5 et le 6 avril 2005 à l'Université de Rouen pour célébrer le cinquantième anniversaire de la parution de l'ouvrage *Nations nègres et cultures* de Cheikh Anta DIOP.

Après le "Discours d'ouverture du colloque" (pp. 13-14) et l'avant-propos, dont le titre donne d'emblée le ton général du li-

¹⁰ Cf. la note de lecture *Anthologie africaine I. Le roman et la nouvelle*, dans *Ponts/Ponts*, n. 4, 2004, pp. 535-536.

vre (“Falsification de l’histoire”, pp. 17-18), l’ouvrage se divise en trois chapitres: le premier est consacré à “l’Afrique et l’Occident” (pp. 19-71), le deuxième aux “Sources égyptiennes de la civilisation africaine” (pp. 73-145) et le dernier à “l’apport de la communauté noire et de l’Égypte à la civilisation” (pp. 147-190).

Bwemba BONG ouvre les travaux avec un essai sur “La rupture de la conscience historique africaine: l’obstacle majeur d’une renaissance africaine” (pp. 21-38); il prône une connaissance approfondie de l’histoire de l’Afrique, qui pourrait conduire les Africains à sortir de la néfaste tutelle des puissances étrangères pour “réaliser d’urgence son [de l’Afrique] unité politique” (p. 38). L’article de Momar MBAYE analyse “La guerre du Biafra: désinformation et manipulation des médias? Étude de quatre grands quotidiens: *Le Monde*, *Le Figaro*, *La Croix* et *L’Humanité*” (pp. 39-48): alors que de nombreux historiens stigmatisent une prétendue manipulation des médias français pendant ce conflit, MBAYE montre, textes à la main, l’indépendance des journaux, cohérents avec leur ligne éditoriale. Bernard ZONGO, dans “Français / langues africaines: colonisation linguistique hier et aujourd’hui, ici et là-bas” (pp. 49-71) s’en prend à l’attitude “glottophage” (p. 50) de la France vis-à-vis des langues africaines: au fil des années les savants français ont étudié ces dernières dans le seul but de mieux dominer l’Afrique. Le ton est très polémique, au point que l’on se demande pour quelle raison l’auteur lui-même insiste à employer le français.

L’article qui ouvre le deuxième chapitre, “Cheikh Anta Diop: l’homme et l’œuvre” de Cheikh M’Backé DIOP (pp. 75-96), retrace la vie de Cheikh Anta DIOP, les principales thématiques de ses textes et la rencontre avec Théophile OBENGA; aucune place n’est pourtant laissée aux nombreuses critiques sur l’œuvre de DIOP et d’OBENGA. Babacar Mbaye DIOP fait un “État des recherches sur les similitudes entre l’art de l’Égypte et celui de l’Afrique noire” (pp. 97-108); suite à des exemples évoqués de façon assez rapide, le jeune philosophe esquisse les différences entre les termes de ‘similitude’, ‘identité’ et ‘analogie’, pour conclure que “il peut y avoir du *Différent* dans le *Même*, de l’*Ailleurs* dans l’*Ici* et, inversement, du *Même* dans le *Différent* et de l’*Ici* dans l’*Ailleurs*” (p. 108). L’article de Babacar SALL (“État des études sur l’antiquité africaine”, pp. 109-124) fait un survol rapide et clair sur ce que les études les plus récentes ont découvert à propos des migrations humaines en Afrique entre la préhistoire et la conquête romaine de l’Égypte. A. Moussa LAM, dans “Égypte ancienne et Afrique noire: quelques nouveaux faits qui éclairent leurs relations” (pp. 125-139), analyse dans le détail des similitudes entre certains mots de la langue égyptienne et leurs équivalents dans les langues africaines d’aujourd’hui; il conclut que “ceux qui ont osé affirmer que les Égyptiens étaient des Blancs doivent [à la suite de ses découvertes] se mordre mille fois les doigts dans le secret de leur cabinet!!!” (p. 139). Doudou DIENG, quant à lui (“Afrocentricité’: polémique autour d’un concept”, pp. 141-145), souligne l’importance de la pensée égyptienne et prône la constitution d’un “corpus scolaire

africain dont l'Égypte ancienne [...] serait le socle de référence culturel et non plus la Grèce antique" (p. 144).

À l'article de Jean-Paul MBELEK "L'histoire des sciences et des techniques en Afrique noire" (pp. 149-163) est confiée la tâche de rappeler les innovations scientifiques de l'Égypte, tel l'écriture et le concept de zéro; la contribution se conclut avec une liste de scientifiques noirs des deux derniers siècles, liste qui devrait confirmer "la survivance des traditions savante et inventive africaines" (p. 157). La cosmologie Dogon est le sujet de l'article de Cheick Moctar BA ("Apport des cosmogonies Dogon à la problématique de l'origine de la civilisation: la nécessité du tragique au sein de la divinité", pp. 165-172); l'auteur fait un parallèle entre le mythe de Prométhée et la cosmogonie Dogon pour montrer que les deux traditions considèrent la conquête du feu (phase germinale de la civilisation) comme la rupture d'un interdit divin. La dernière contribution est de Théophile OBENGA, qui, dans "L'Égypte dans l'œuvre de Platon" (pp. 173-190) présente la théorie d'une dérivation égyptienne de la philosophie platonicienne.

À mon avis, deux points faibles marquent cet ouvrage collectif: le manque d'une vision en profondeur de l'histoire, car dans tous les articles la préhistoire se superpose à la civilisation égyptienne qui est, quant à elle, considérée comme monolithique; une vision unitaire de l'Afrique, comme s'il s'agissait d'une seule et unique culture qui, d'ailleurs, s'élargirait à tous ceux qui ont la peau noire. On a vraiment l'impression que les auteurs tombent dans les mêmes erreurs qu'ils reprochent aux colonisateurs.

Maria Benedetta COLLINI

Serge MICHEL, Michel BEURET, *La Chinafrique. Pékin à la conquête du Continent Noir*, Paris, Grasset & Fasquelle, 2008, 348 pp.

Depuis la fin de la guerre froide, les pays occidentaux ont pris les distances d'un continent trop souvent considéré comme raté; ils ont ainsi laissé le champ libre aux Chinois, qui s'y sont installés sans faire trop de bruit. MICHEL et BEURET, journalistes respectivement de *Le Monde* et de *L'Hebdo* (magazine suisse), ont décidé de déchirer le voile de silence qui entoure cette invasion silencieuse: en voyageant entre le Continent Noir et la Fleuve Jaune, ils ont mené une enquête vaste et équilibrée; ils alternent, dans un ton passionnant et varié, interviews, relations de voyage et investigations sur place à des considérations plus historiques et politiques.

Le premier chapitre ("Tapis rouge pour le continent noir", pp. 27-51) relate l'expérience des deux auteurs au Forum de Coopération Chine-Afrique en novembre 2006, événement passé sous silence dans la presse occidentale, mais auquel ont participé

presque tous les chefs d'État africains. Dans le chapitre suivant ("Les Chinois ont trouvé leur Far West", pp. 53-77) ils rencontrent des hommes d'affaires chinois installés au Nigeria qui ont fait fortune grâce, d'un côté, à un fort appui de leur pays d'origine et, d'un autre, à leur gestion des rapports avec le pouvoir local. Le Congo est le pays objet de l'enquête du troisième chapitre ("Dans les forêts du Congo", pp. 79-100): c'est le bois qui attire dans ce pays, entre autres, Philippe ZHANG, ancien journaliste auquel les imprévus de la vie ont consenti de s'enrichir en Afrique; les parcs naturels de ce nouveau Far West en pâtissent, notamment à cause d'une mauvaise gestion des concessions.

Le quatrième chapitre ("Petite histoire de la Chine-Afrique (1421-2008)", pp. 101-113) marque une pause dans les voyages des deux journalistes, qui parcourent l'histoire des relations entre la Chine et l'Afrique du XV^e au XXI^e siècles; MICHEL et BEURET mettent aussi en évidence les distorsions que la propagande chinoise apporte à l'histoire pour convaincre les Africains que la Chine peut être un allié contre les puissances coloniales. Le titre du cinquième chapitre, "Les élites noires s'amuse, les Chinois travaillent" (pp. 115-146), parle à lui seul: les Chinois en Afrique travaillent à un rythme inconnu des Africains et portent à terme des œuvres colossales dans un délai de temps très bref. Les élites noires en profitent doublement, d'un côté grâce aux 'cadeaux' qu'ils reçoivent pour leur aide bureaucratique, de l'autre côté grâce au retour d'image obtenu par la construction d'infrastructures. Ce ne sont que les Africains les plus démunis qui payent les frais d'une concurrence sur le marché du travail inconnue jusqu'ici.

La section suivante, "La Chine enterre la Françafrique" (pp. 147-175), marque un retour sur des considérations de plus vaste haleine, qui se axent autour des répercussions dans l'échiquier global des nouvelles relations Chine-Afrique: la Chine, contrairement aux pays Occidentaux (et notamment à la France), affiche des rapports de pair à pair, 'gagnant-gagnant', avec les pouvoirs en place en Afrique; de plus, elle prône une politique de 'non ingérence' et de 'valorisation des différences', c'est-à-dire qu'elle ne soulève pas des problèmes de démocratie et de respect des droits de l'homme, peu appréciés autant par les élites africaines que par les autorités chinoises.

"Ruée vers l'uranium du Sahara" (ch. 7, pp. 177-199) nous porte au Niger, où la course à l'uranium commence à poser des problèmes aux Chinois: les entreprises occidentales, décidées à ne pas céder sur certaines matières premières, se livrent à une concurrence aguerrie; au même temps la guérilla locale (alimentée par des instances dont l'identité est douteuse mais dont le peu d'amour pour les nouveaux arrivés est certain) trouble leur travail et les contraint à avoir recours à des milices privées, selon un schéma très colonialiste. Dans le chapitre 8 ("Une invasion de pacotille", pp. 201-219) il est encore question de la malveillance de certains Africains envers les Chinois, notamment dans le domaine du commerce au détail. Dans "Armes pour dictateurs, made in Chine" (ch. 9, pp. 221-235), MICHEL et BEURET mettent en lu-

mière les revers les plus négatifs de la présence chinoise: alors que les Occidentaux, dans les dernières années, ont fait des efforts pour couper l'approvisionnement en armes aux différents dictateurs, rebelles et guérilleros qui ensanglantent le Continent, la Chine en a pris la place, et fournit le matériel pour les éternelles guerres de l'Afrique. Ainsi, au Soudan (ch. 10, "Au Soudan, terrain conquis", pp. 237-261), là où les embargos des Occidentaux visaient à affaiblir le pouvoir en place (responsable du génocide en Darfour), les Chinois sont rois: l'échange se fonde d'une part sur la fourniture des armes et le soutien à l'ONU, d'autre part sur l'accès aux contrats de construction et au pétrole. Et c'est justement le pétrole la matière première d'Afrique la plus convoitée par Chinois et Occidentaux, comme le signale la section suivante ("Priorité pétrole", pp. 263-281). L'intérêt chinois pour l'Afrique, en revanche, a montré aux puissances Européennes et Américaines qu'il y avait encore du bon dans le continent noir: ainsi, après des années de désengagement, les anciens colonisateurs ont recommencé à investir dans ces pays, comme par exemple en Angola ("Quand la locomotive chinoise se met à tousser", pp. 283-312); les Africains au même temps, en se voyant courtisés par plusieurs puissances, commencent à entrevoir la possibilité de refuser le soutien des unes plutôt que des autres.

Dans leurs "Conclusions" (pp. 313-327), les deux auteurs procèdent avec prudence, conscients qu'il est trop tôt pour tirer des sommes. Ils se bornent à résumer les avantages et les défauts de cette avancée chinoise en Afrique: "le seul véritable échec de la Chine [...] c'est peut-être qu'elle se banalise en Afrique après avoir incarné le partenaire providentiel et fraternel [...]. Elle commence à rassembler aux autres acteurs [...]. [Pourtant] la Chine a [...] accompli une tâche essentielle: avoir redonné à l'Afrique une vraie valeur, tant aux yeux de ses habitants qu'à l'étranger" (pp. 325-326).

Maria Benedetta COLLINI

Terra d'Africa, n. 16, 2007-2009

Le numéro seize de *Terra d'Africa* est aussi le dernier de la revue, qui se congédie tout en promettant que ses anciens numéros seront mis intégralement en ligne. Cinq des six articles qui traitent d'un sujet francophone sont consacrés à la géographie (en particulier au développement durable), le sixième étant un entretien avec Yasmina KHADRA.

Angelo TURCO, dans "Conflitti territoriali e sviluppo locale: il caso dell'Aïnoma (Niger)" (pp. 57-106), propose une étude approfondie (qui suffit à elle seule à faire regretter la disparition de la revue) qui met en évidence toute la complexité et la variété des

problématiques liées à l'Aïnoma, zone du Niger qui a connu un essor considérable suite à la décision du Gouvernement, en 1976, de déclasser une ample partie de la Réserve Totale de la Faune de Tamou. Les conflits nés de la cohabitation entre les structures politiques traditionnelles et celles instaurées par le colonialisme (et maintenues avec les indépendances) sont explorés à l'échelle locale dans toutes leurs nuances, en particulier en ce qui concerne les problèmes relatifs aux pouvoirs de base, à la décentralisation, aux pratiques agricoles et pastorales (“l'avvitamento dei poteri basici, l'avvio problematico del decentramento, [...] la riarticolazione delle pratiche colturali e soprattutto pastorali”, p. 100).

L'article d'Elisa BIAGNATE, Egidio DANSERO et Cristina SCARPOCCHI (“Politiche e prassi di sviluppo locale: Egitto e Senegal a confronto”, pp. 107-142) s'occupe d'une autre facette du développement local, celle de l'intervention nationale et internationale sur les politiques locales; les cas de l'Égypte et du Sénégal mettent en évidence deux approches différentes: l'État égyptien a une vue centralisatrice et axée sur l'économie, alors que la nation du Sahel voit son territoire fragmenté par des interventions d'organismes internationaux peu coordonnées mais plutôt ciblées sur les infrastructures.

L'essai “Colonialismo e conservazione: all'origine della conflittualità ambientale in Africa Occidentale Francese e in Africa Orientale Italiana” (par Lina M. CALANDRA, pp. 143-210) met en évidence comment les politiques actuelles de préservation environnementale des zones anciennement contrôlées respectivement par la France et l'Italie sont encore aujourd'hui héritières des choix des anciens pouvoirs coloniaux, bien que par des chemins très différents.

Bruno FEIDANGAI (“Per una geografia sociale e culturale della musica popolare urbana nella Repubblica Centrafricana: i *kōdrō* di Bangui”, pp. 211-231) présente la musique populaire qui s'est développée dans la République Centrafricaine pendant les années Soixante et Soixante-Dix; Maria MANCINI, dans “Tesori *on line*. Una mostra virtuale delle fotografie della Società Geografica di Parigi” (pp. 233-248), expose la double réussite de l'exposition de la Bibliothèque Nationale de France *Trésors photographiques de la Société de Géographie*: le catalogue en effet a été publié autant sur papier que dans le réseau, en permettant ainsi la découverte de ces ‘trésors’ à un public plus large.

“Un itinerario algerino atipico: Mohammed Moulessehoul / Yasmina Khadra” (pp. 255-268) est le titre que Marie-José HOYET a donné à son entretien avec le célèbre écrivain algérien: la chercheuse et le romancier abordent de nombreux sujets qui relèvent plutôt du champ politique, comme le concept de terroir, les rapports de KHADRA à la France et à l'Algérie, la question israélo-palestinienne, le rôle de la ville et du village dans ses romans, mais aussi sa nomination comme directeur du Centre Culturel Algérien à Paris.

Maria Benedetta COLLINI

János RIESZ, “Astres et Désastres” – *Histoire et récits de vie africains de la Colonie à la Postcolonie*, Hildesheim – Zurich – New York, Georg Olms, 2009, 397 pp.

L'idée que “la critique littéraire [...] n'a pas le droit de se limiter aux seuls aspects du signifiant des œuvres” (p. 300) mais doit plutôt s'ouvrir à l'interdisciplinarité historique, notamment dans le domaine de la littérature francophone, sous-tend tout ce livre, recueil d'articles du grand africaniste János RIESZ parus entre 1987 et 2008 et qui fait suite à *De la littérature coloniale à la littérature africaine – Prétextes, contextes, intertextes* (Paris, Karthala, 2007).

Dans l'“Introduction” (pp. 7-11) l'auteur présente son livre et rend hommage à tous ceux envers lesquels il a une dette de gratitude, à notre revue en particulier, à laquelle, comme l'auront remarqué nos lecteurs les plus fidèles, il a emprunté une partie du titre (cf. *Ponts/Ponti* n. 4): c'est justement avec l'allocution que RIESZ avait fait à notre colloque (“Astres et Désastres”. D'une figure de pensée dans les relations historiques entre la France et ses anciennes colonies”, pp. 15-31) que s'ouvre la première section du livre.

Le volume est structuré en trois parties, “Le discours historique dans les textes littéraires” (pp. 13-130), “Récits de vie et écritures autobiographiques” (pp. 131-265) et “Espoirs et échecs des Indépendances” (pp. 267-383), suivies d'un tableau de “Références” (pp. 385-387) qui renvoie aux éditions originales des articles, et d'un “Index des noms” (pp. 389-397); des indications bibliographiques spécifiques sont données à la fin de chaque article. Au-delà de la tripartition du volume qui regroupe les contributions sur trois axes principaux (histoire, autobiographie, fiction), le livre suit aussi un parcours chronologique qui va de 1850 à la contemporanéité; ce qui plus est, certaines problématiques reviennent tout au long du texte (par exemple le thème de la prison, l'intertextualité, le rapport entre les différents genres, etc.) et les articles sont souvent centrés sur une analyse comparative ou une confrontation entre deux œuvres, signe d'une unité profonde dans la pensée et la méthodologie de RIESZ.

L'arrière-plan de l'aventure de l'explorateur/espion métis Léopold PANET, dont le compte rendu fut publié dans la *Revue coloniale*, est le sujet du deuxième article (“Des carnets imprégnés de sang”. Le récit de Léopold Panet sur son voyage de Saint-Louis du Sénégal à Mogador (Maroc) du 5 janvier au 25 mai 1850”, pp. 33-57), qui explore en particulier les rapports entre la biographie de l'auteur et sa relation de voyage. Le lien entre vie personnelle et Histoire est encore au centre de “Charles Foucauld et le désert” (pp. 59-73), qui met en lumière l'importance de l'espace du désert saharien pour FOUCAULD bien avant sa conversion.

L'article suivant, “Français et Allemands en Afrique. Colonialisme, anticolonialisme et identité(s) nationale(s)” (pp. 75-92), explore plutôt les données historiques des rapports entre France

et Allemagne dans la période 1850-1914, marqués par l'hostilité sur le territoire européen aussi bien que par un certain rapprochement en Afrique. "Exotisme' contre littérature coloniale. Une querelle française de 1870 à 1930" (pp. 93-113) souligne le fait qu'à la fin du dix-neuvième siècle se crée en France une opposition entre une littérature dite 'exotique', plutôt sentimentale, et une littérature dite 'coloniale', qui se veut plutôt scientifique; Pierre LOTI représente l'auteur-charnière entre ces deux typologies. Dans "Thiaroye 1944 – Un événement historique et ses (re) présentations littéraires" (pp. 115-130) RIESZ revient sur le massacre de quelques dizaines de tirailleurs sénégalais qui demandaient le paiement de leur dû à la fin de la guerre et il expose les différentes représentations de cet événement chez les historiens et les poètes.

La deuxième section, qui porte sur l'autobiographie, s'ouvre justement sur l'article "Genres autobiographiques en Afrique et en Europe. Déterminismes historiques et rêve d'une autre vie" (pp. 133-157), consacré à la problématique générale du sujet et en particulier aux "deux préjugés qui semblent s'exclure mutuellement: le premier est qu'il n'y aurait pas de 'véritable' autobiographie en Afrique, [le deuxième que] la littérature africaine en langues européennes serait essentiellement, voire exclusivement de nature autobiographique" (p. 133). Grâce à une comparaison entre quelques autobiographies majeures de la littérature européenne (ROUSSEAU, GOETHE, MORITZ, WEISS) et certains romans autobiographiques africains (*L'enfant noir* de CAMARA Laye, *L'aventure ambiguë* de Cheikh H. KANE, *Force-Bonté* de Bakary DIALLO et *Matraqué par le destin* d'Amar SAMB) et à une analyse de certains thèmes communs, RIESZ démontre le mal-fondé de ces préjugés.

"Souvenirs d'oralité dans quelques autobiographies africaines et européennes" (pp. 159-181) est encore consacré à un parallèle entre le genre autobiographique dans ses développements africains et européens, en partant cette fois-ci d'un point de vue prétendument africain, l'oralité, qui a certes une grande importance dans les textes francophones (comme le prouve l'analyse d'*Amkoullel*, *l'enfant peul* d'Amadou HAMPATÉ BÂ et des *Mémoires* de Birago DIOP); pourtant le critique montre comment certains passages centraux des autobiographies de l'Ancien Continent sont aussi placés sous le signe de la parole orale. "Des africains racontent leur vie'. Une anthologie éditée par Dietrich Westermann (1938)" (pp. 183-211) rend hommage au recueil publié en 1938 par l'africaniste WESTERMANN, qui ressemblait onze autobiographies écrites par des Africains: il s'agit d'un travail avant-coureur dont le but était de laisser la parole à une population jusque-là forcée au silence.

L'article "Fils prodiges et prophètes de futurs dés/astres – le projet de la première 'Négritude'" (pp. 213-232) retrace les conditions éditoriales des premiers textes de DAMAS, CÉSAIRE et SENGHOR: RIESZ démontre que "les activités littéraires de la première 'Négritude' ne se limitèrent pas à la publication des deux 'périodiques' estudiantins éphémères (un seul numéro chacun!) *Légi-*

time *Défense* et *L'Étudiant Noir* qu'on nous cite toujours comme les 'manifestes' du mouvement, mais que les trois jeunes poètes trouvèrent très tôt accès à des forums plus respectables et jouissaient de la protection d'auteurs reconnus et influents" (pp. 215-216), comme par exemple Marcel MAUSS, Paul RIVET ou le Gouverneur de l'A.O.F. Marcel DE COPPET, ou les revues *Esprit*, *Cahiers du Sud* et *Soutes*.

Les rapports entre l'expérience de la prison et l'écriture dans l'autobiographie de Bernard Binlin DADIÉ sont explorés dans "Bernard Binlin Dadié. Écriture autobiographique, documentaire et historique" (pp. 233-250), alors que l'article suivant, "*Une si longue lettre* de Mariama Bâ comme roman d'éducation" (pp. 251-265), analyse le rôle de l'éducation féminine dans le célèbre roman de Mariama BÂ: le critique montre comment l'école coloniale y est présentée comme un moyen d'émancipation de la femme.

La troisième partie, consacrée à la période postcoloniale, s'ouvre sur "'Orphée noir' – 'Schwarzer Orpheus' – 'Black Orpheus'" (pp. 269-286); si le titre peut sembler répétitif, il ne l'est nullement, car RIESZ explore trois productions différentes: l'introduction de SARTRE à l'*Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, l'anthologie de poésie africaine éditée par SARTRE en 1948, l'anthologie en version allemande éditée par JAHN en 1954 et la revue de littérature africaine publiée au Nigeria par Ulli BEIER et Janheinz JAHN, trois ouvrages qui ont en commun le titre (avec sa référence mythique) et le fait d'avoir fortement contribué à la diffusion de la littérature nègre dans la période d'avant les Indépendances. Dans "Patrice Lumumba. Une vie romanesque sans roman" (pp. 287-301) l'auteur propose le paradoxe d'une personnalité haute en couleur qui n'a pourtant pas inspiré aucun roman, excepté *Léopolis* de Sylvain BEMBA.

Le chef-d'œuvre de KOUROMA *Le Soleils des Indépendances* et ses spécificités historiques sont explorés dans "Ahmadou Kourouma: *Le Soleils des Indépendances – roman historique*" (pp. 303-318); "*Guelwaar* d'Ousmane Sembène – le film et le roman: une 'bigamie créatrice'?" (pp. 319-330) porte sur *Guelwaar*, film d'Ousmane SEMBÈNE qui a été transformé en roman dans un deuxième temps: RIESZ analyse les rapports entre le film et le texte littéraire et montre comment les deux productions se complètent réciproquement.

Les échos qui relient le retour au pays à la période coloniale et à notre époque constituent le fil rouge de l'article suivant ("Le 'retour au pays natal' dans *La fabrique de cérémonies* de Kossi Efoûi", pp. 331-346), qui explore la fragmentation identitaire du héros de Kossi EFOUÏ; dans "Du conte au roman politique, de l'oralité aux médias. *Yévi et l'éléphant chanteur* de Sénouvo Agbota Zinsou" (pp. 347-362), RIESZ analyse la complexe relation entre conte et roman, entre pouvoir et médias dans le livre de ZINSOU.

Le dernier article, "Léopold Sédar Senghor devant la littérature (post)coloniale sénégalaise" (pp. 363-383), étudie la figure de SENGHOR dans la littérature, à l'époque coloniale d'abord (dans les souvenirs de ceux qui l'ont connu et dans *Mirages de Paris*

d'Ousmane SOCÉ), après sa présidence ensuite, quand il apparaît comme personnage dans *Le dernier de l'Empire* d'Ousmane SEMBÈNE, *Le temps de Tamango* de Boubacar Boris DIOP et *L'ex-père de la Nation* d'Aminata Sow FALL.

Le seul regret que l'on peut avancer sur ce livre ample, clair et profond est le manque de traduction pour les citations en langue étrangère, notamment pour celles, nombreuses, en allemand.

Maria Benedetta COLLINI

Désiré K. WA KABWE-SÉGATTI, Pierre HALÉN (dir.), *Du nègre Bambara au Négropolitain. Les littératures africaines en contexte transculturel*, Metz, Centre de Recherches "Écritures" Université Paul Verlaine-Metz, (Littérature des mondes contemporains série "Afriques"), 2009, 327 pp.

Ce volume réunit les communications qui ont été présentées lors du colloque de l'Université de Johannesburg du 3 au 5 novembre 2005, dont le propos était d'explorer les enjeux transculturels dans les œuvres d'auteurs nés en Afrique et migrés (temporairement ou définitivement) dans un autre pays, souvent occidental. Après l'introduction de Désiré K. WA KABWE-SÉGATTI (pp. 5-9), le volume se divise en trois sections: "Migritude" (pp. 11-113), "Métaphores" (pp. 115-199), "Déconstruction nationale inachevée" (pp. 201-307).

La première partie s'ouvre par l'allocution de Jacques CHEVRIER, "De la Négritude à la 'Migritude'" (pp. 13-30): à travers maints exemples, le critique présente le concept de 'migritude', néologisme qui désigne la préférence accordée par la littérature francophone la plus récente à des récits centrés sur la vie des Africains en Métropole. L'article de Vincent BRUYÈRE "Mudimbe cartographe. Essai sur le corps transculturel des mots et des êtres" (pp. 31-44) analyse, dans un style très technique, le rôle prioritaire du sujet auctorial par rapport aux espaces et aux lieux dans *Les Corps glorieux* de Valentin MUDIMBE.

"Littératures africaines postcoloniales: créations transculturelles décomplexées ou ghetto renouvelé?" de Désiré K. WA KABWE-SÉGATTI (pp. 45-64) décèle dans la littérature francophone africaine trois courants principaux: migritude (les romans qui narrent les conditions des migrants dans les pays d'accueil), démigritude (les textes qui reviennent aux problèmes de l'Afrique) et littérature-monde (les œuvres qui veulent s'affranchir de toute catégorie spatiale et cherchent à être universelles).

Pierre-Philippe FRAITURE, dans "Belgique-Congo: dialogues et bricolages intertextuels" (pp. 65-81) étudie les conditions d'écriture de *Luéji ya Kondé*, roman du fonctionnaire belge Henri DRUM écrit à l'époque coloniale; Elisa DIALLO, quant à elle ("Écrivain

africains et monde global: une lecture de Tierno Monénembo”, pp. 83-92), enquête sur la position de Tierno MONÉNEMBO vis-à-vis de la migritude, en particulier dans les deux romans *Pelourinho* et *Cinéma*.

La relation entre l'écrivain et les systèmes de réception est au cœur de l'article de Pierre HALEN, “Adaptation et recyclage de l'écrivain en diaspora: réussir le jeu de l'oie avec Pie Tshibanda” (pp. 93-113); l'essai analyse les changements qui ont eu lieu dans la production de Pie TSHIBANDA suite à son exil en Belgique et au changement du public auquel l'écrivain s'adresse.

Sarah DAVIES CORDOVA ouvre la section “Métaphores” avec sa contribution “La Métropole hospitalière? Une interrogation à partir de *La Deuxième mort de Toussaint Louverture* de Fabienne Pasquet” (pp. 117-134), étude autour de la notion d'hospitalité dans le roman de PASQUET. Les deux articles suivants (Sandra SAAYMAN, “La représentation de l'Autre dans l'œuvre de prison de Breyten Breytenbach”, pp. 135-150; Elisabeth SNYMAN, “L'auto-biographie, l'illusion référentielle et la détresse du sujet sud-africain”, pp. 151-166) sont consacrés à la littérature sud-africaine.

Malgré son titre, l'étude de Tunda KITENGE-NGOY “La créolisation selon Édouard Glissant: une panacée contre les génocides et les guerres fratricides en Afrique” (pp. 167-186) ne s'occupe pas uniquement de la production de GLISSANT, mais propose d'abord une analyse de *Nedjma* de KATEB Yacine, interprété à la lumière de la théorie de la créolisation de l'auteur martiniquais.

L'influx du cinéma français ou américain dans la société africaine tel qu'il est présenté dans la littérature francophone est le sujet de l'article (en anglais) de Janice SPLETH “Exploring Transcultural Dynamics through Representations of Cinema in Francophone African Literature” (pp. 187-199), qui clôt la deuxième section du volume.

Bernard DE MEYER (“L'Africain scolarisé: *Le Devoir de violence* de Yambo Ouologuem”, pp. 203-212) se penche sur les différentes implications du mot ‘devoir’ dans le titre du roman de Yambo OUOLOGUEM; Heidi BOJSEN, quant à elle (“The Justice of Proverbs in the Writings of A. Kourouma and A. Ryckmans. Towards a Deconstructive Reading of *Bambara* and *Négropolitain*”, pp. 213-231), propose une analyse (en anglais) du rôle des proverbes (en particuliers en ce qui concerne leur emploi juridique dans la tradition africaine) dans les procès administrés par le juge belge du Congo André RYCKMANS et dans le roman d'Ahmadou KOUROUMA *En attendant le vote des bêtes sauvages*. C'est ce même roman qui, avec *Le Parachutage* de Norbert ZONGO, retient l'attention de Patricia O'FLAHERTY dans un article consacré au mélange culturel et générique considéré comme instrument pour critiquer la dictature (“*En attendant le vote des bêtes sauvages* d'Ahmadou Kourouma et *Le Parachutage* de Nornert Zongo: la dictature communiquée par un collage transculturel”, pp. 233-246).

Si Ken Walibora WALIAULA (“Reading Ngugi's *Detained* as a Manifesto”, pp. 247-262) explore la production de l'écrivain anglophone NGUGI wa Thiong'o, c'est sur le roman de P. NGANDU

Nkashama *Vie et mœurs d'un primitif en Essonne quatre-vingt-onze* que se concentre l'article d'Emmanuel KAYEMBE Kabemba ("Exil et écriture dans *Vie et mœurs d'un primitif en Essonne quatre-vingt-onze* de P. Ngandu Nkashama", pp. 263-279). Espérance KANA, quant à elle, propose une étude ("Des Baobabs à Bruxelles ou le parcours de la femme dans *Le Baobab fou* de Ken Bugul", pp. 281-292) qui porte sur les différentes attitudes vis-à-vis de l'exil respectivement chez Ken BUGUL et Fatou DIOME.

Le volume se clôt sur un entretien de Désiré K. WA KABWE-SÉGATTI et Sarah DAVIES CORDOVA avec Véronique TADJO, poète, romancière et peintre ("Le défi de la littérature *bambara*. Entretien avec Véronique Tadjou (en guise de postface)", pp. 293-307): l'interview porte principalement sur des problématiques relatives à la langue et à l'engagement de l'écrivain africain d'aujourd'hui.

Maria Benedetta COLLINI

Hygin Didace AMBOULOU, *La légalisation et l'authentification des actes*, Brazzaville, Les Éditions Hemar, 2009, 116 pp.

Nous sommes heureux de recevoir les publications de la maison d'édition Hemar (B.P. 14545, Brazzaville, République du Congo, hemaredition@yahoo.fr) dont nous avons le plaisir de signaler ce volume, qui est un instrument technique à l'usage des notaires et des officiers de l'État civil pour faire la lumière sur la confusion qui se crée souvent entre leurs rôles respectifs, notamment en ce qui concerne la différence entre authentification et légalisation.

Maria Benedetta COLLINI

CEPROD, *Enjeux de l'alimentation, crise financière internationale et nouvelles perspectives pour le Congo-Brazzaville. Actes des Journées sur l'alimentation et du Colloque sur la crise financière organisés respectivement en août et en novembre 2008 à Brazzaville*, Brazzaville, Les Éditions Hemar, 2009, 238 pp.

"Les pays africains [...] ont le droit – et même le devoir – de penser leur devenir" (Michel NGAKALA, "Préface", p. 7): telle est la prémisse qui sous-tend la création du CEPROD (Centre de Prospective pour le Développement), nouveau think-tank congolais qui recueille dans ce volume les actes de ses deux premières rencontres. Les journées du 7 et du 8 août 2008 étaient consa-

créées à l'alimentation, et plus particulièrement à l'autosuffisance et à la sécurité alimentaires: la première partie du livre ("Les enjeux de l'Alimentation dans un monde globalisé: problématique de la Sécurité alimentaire au Congo", pp. 15-101) présente les études relatives à ce sujet, autant du point de vue global et juridique que sous l'aspect plus proprement congolais (Congo-Brazzaville); les sous-thèmes portent sur le droit à l'alimentation ("Le Droit à l'alimentation: genèse et nature", de Paul Nicolas GOMES OLAMBA, pp. 17-38), les problèmes alimentaires et la sociologie des modèles alimentaires au Congo ("Les problèmes alimentaires au Congo", de Dieudonné MOUSSALA, pp. 39-43, "Les mets traditionnels: un enjeu sociologique", de Samuel KIDIBA, pp. 45-60 et "Alimentation et santé", de Marie Geneviève MALOUMBI, pp. 61-74), les stratégies actuelles et les perspectives de la sécurité et de l'autosuffisance alimentaires au Congo ("L'offre de produits alimentaires et l'inflation: cas du Congo", de Joseph Francky MOUTOU KANGO, pp. 75-83, et "La réponse congolaise à la crise alimentaire", de Didier NGALEBAYE, pp. 85-96). La seconde partie du volume ("Crise financière internationale et nouvelles perspectives pour le Congo", pp. 103-235) regroupe, quant à elle, les analyses autour de la crise financière présentées lors du colloque du 6 au 8 novembre 2008: les premiers articles analysent la crise financière internationale ("Crise financière internationale, leçons pour une politique économique alternative", de Clément MOUAMBA, pp. 105-122, "Crise financière et paradoxe libéral", de Rufin Willy MANTSIÉ, pp. 123-132, "La recherche de l'effet de levier sur les marchés financiers", de James Pavel NGALEBAYE, pp. 133-150 et "La crise financière mondiale comme besoin d'éthique dans les affaires", d'Élie P. NGOMA-BINDA, pp. 151-182); un deuxième groupe d'essais concerne les conséquences de la crise financière internationale sur l'économie congolaise ("L'impact de la crise financière sur les banques du Congo-Brazzaville", de Serge IKIEMI, pp. 183-202, "Volatilité des cours des matières premières et politique budgétaire au Congo", de Kaba-MBOUALA, pp. 203-212) et la dernière contribution propose des perspectives pour le Congo-Brazzaville ("Crise financière internationale et pétrole: perspectives pour le Congo", de Sylvestre OSSIALA, pp. 213-223).

Maria Benedetta COLLINI

Christian Martial AKOUALA, *Congo-Brazzaville. Chronique d'une guerre: 5 juin – 15 octobre 1997*, Brazzaville, Les Éditions Hemar, 2009, 45 pp.

Ce petit volume se veut une "chronique" mois par mois des événements principaux qui ont marqué la guerre civile au Congo-Brazzaville en 1997, selon le principe que "seul un devoir de mé-

moire bien assuré permet de conjurer les cauchemars du passé” (“Préface” par Annie PEYA ITOUA, p. 7). Chaque chapitre présente ainsi la liste des rencontres diplomatiques, discours publiques et événements politiques qui ont marqué chaque mois de la terrible année 1997, dans une succession apparemment succincte et sèche qui se propose comme écrite en un style journalistique et impartial: les pages des journaux de l'époque intercalées dans le texte confirment ce parti pris. Pourtant on aurait souhaité connaître au moins les chiffres des morts et des dégâts provoqués par la guerre et on est obligé de constater que le vœu de neutralité s'é moussé par-ci par-là pour laisser transparaître une certaine complaisance envers l'actuel président Denis SASSOU-NGUESSO et ses actions.

Maria Benedetta COLLINI

NAB Newsletter of African Studies at Bayreuth University,
vol. IX, 2010

Cette livraison s'ouvre par une interview (pp. 2-13) que Henri LOPÈS a accordée à Christian WISSLER et à Viviane AZARIAN à l'occasion du colloque “Living Partnership”, organisé en Octobre 2009 par BIGSAS (Bayreuth International Graduate School of African Studies), qui visait à promouvoir une coopération plus étroite entre BIGSAS et les cinq universités africaines avec lesquelles cet organisme opère en partenariat. L'entretien s'est développé autour de neuf points d'intérêt, qu'il convient de présenter synthétiquement. En répondant à la première question, portant sur l'influence que son activité politique a exercé sur ses écrits, LOPÈS affirme qu'il s'agit de deux activités complémentaires, l'engagement politique étant lié à la culture dans son sens le plus large, en tant que conscience de soi et des autres. Le deuxième thème abordé est celui de l'identité – si central dans la réalité africaine – à l'âge de la mondialisation, où ce sont les diversités culturelles qui renforcent et vivifient la société. Dans *Ma grand-mère Bantoue et mes ancêtres les Gaulois*, l'auteur a défini trois catégories, à savoir l'identité originaire, héritée des aïeux, qui constitue le point de départ incontournable pour toute découverte ultérieure; l'identité internationale, qui ouvre la voie à des perspectives qui vont au-delà des frontières et qui écarte ainsi tout risque de xénophobie, de racisme, voire de tribalisme; enfin, l'identité personnelle, qui est le propre de chaque individu. Le troisième point porte sur l'influence que l'écriture a exercé – et exerce encore – sur l'homme de lettres, qui se dit transformé par cette pratique, ainsi que le sont ses lectures. Quant à l'expérience sanglante de la guerre et des violences qui en découlent (il suffit de rappeler ici le génocide au Rwanda), LOPÈS affirme que, à quelques exceptions près, ces drames n'ont eu qu'une faible influence sur la vie politique et

sociale du Continent Noir. Il se peut néanmoins que l'œuvre d'un écrivain puisse, avec le temps et de manière inattendue, avoir un impact sur la politique: l'écrivain devient alors, involontairement, un prophète. Interrogé sur le dialogue interculturel, et tout spécialement sur le dialogue entre Afrique et Europe, ainsi que sur ses objectifs, LOPÈS affirme qu'il faut partir de la base (à ce propos, il évoque les résultats décevants du sommet tenu à Lisbonne en décembre 2007, auquel avaient pris part les chefs d'état et les gouvernements africains et européens) et prôner les échanges culturels, les traductions et la compréhension approfondie des œuvres littéraires, sans oublier par ailleurs le rôle primordial que joue la réflexion sur soi-même. Ensuite, l'écrivain s'exprime sur la communauté francophone, dont l'importance dérive de la vaste diffusion de la langue française à travers le monde, ce qui rend aisée la communication (le français est parlé dans plus de trente pays et bientôt un francophone sur deux sera d'origine africaine). Le septième thème abordé concerne les souvenirs que l'auteur a gardés des deux Allemagnes, avant la chute du mur de Berlin et la réunification, et de ses rapports avec les milieux littéraires des deux états qui, en raison de leurs orientations politiques, portaient un regard différent sur ses ouvrages. À Christian WISSLER qui lui demande si, en renversant les perspectives traditionnelles, il y aurait des aspects des sociétés européennes qui pourraient profiter d'une influence positive provenant du Continent Noir, LOPÈS répond qu'au-delà de quelques manifestations évidentes, telles l'influence de la tradition africaine sur la musique et sur la danse contemporaines, l'apport le plus fécond viendrait de la connexion entre les valeurs positives de l'individualisme européen et de la solidarité africaine. Interrogé enfin sur sa production littéraire actuelle, l'auteur affirme que dans l'espoir de pouvoir écrire, dans les années qui viennent, son autobiographie, il se consacre à présent à un ouvrage de fiction portant sur trois points fondamentaux: les progrès de son pays après l'indépendance, la destinée d'un métier africain évoluant dans ce contexte, la vie d'une femme, qui est aussi la narratrice de l'histoire.

Antonella CONTI